



Ф И Л О Л О Г

часопис за језик, књижевност и културу
V 2014 10
универзитет у бањој луци
филолошки факултет



L'AMBIGUÏTÉ DU STATUT DES MONSTRES
DANS *BEOWULF*

Résumé : *L'épopée médiévale anglo-saxonne Beowulf oppose le héros éponyme à trois ennemis successifs qui semblent ne pas appartenir au monde des hommes. Les trois monstres, Grendel, sa mère et le dragon, vivent dans des espaces séparés de la communauté humaine, mais leurs expéditions sont toujours causées par une action des hommes. La narration établit un jeu de symétries entre les adversaires, souvent comportementale. Grendel "pille les bancs de festin" tout comme le descendant des Danois dans l'incipit et Beowulf emporte la tête de Grendel comme la mère de Grendel a emporté la tête de sa victime, jusqu'au combat de forces égales où Beowulf et le dragon s'entretuent. On peut se demander alors ce que représente chacun de ces monstres dans un parcours initiatique où l'homme se confronte à une altérité ambiguë, qu'il conviendra d'éclaircir pas à pas.*

Mots clés : *Beowulf, identité, altérité, monstre, barbare, épopée, violence, anglo-saxon*

Les ennemis du héros dans *Beowulf* sont bien toujours des résidents du monde matériel des hommes, par opposition à un au-delà divin ou infernal. Cependant, ils ne sont pas exactement humains : le dragon est un animal merveilleux ; quant à Grendel et sa mère, ils sont de nature démoniaque¹. Pourtant, ces deux derniers sont les descendants de Caïn^{2,3}, lui-même humain en perdition à cause du fratricide et chargé de la malédiction de Dieu. L'ascendance du monstre Grendel n'est donc pas totalement étrangère au genre des hommes : humaine à la base, sa race a été bannie, comme le rappelle le narrateur (v. 109-110).

Grendel comme anti-humain...

Peut-être est-il possible de lire symboliquement l'appartenance à cette lignée maudite : Grendel, au lieu d'être effectivement relié à Caïn par le sang, serait lié à lui par le péché qu'il incarne tout entier, dont il fait son mode d'action permanent et naturel. La « race de Caïn » engloberait l'ensemble des créatures pécheresses, chez lesquelles les mauvais potentiels prennent le dessus dans l'action. En parlant de Grendel et de sa mère, Jessica Stephens, dans un colloque sur les figures du barbare dans *Beowulf*, relève leur aspect à demi humain et à demi animal, mais aussi brut, sans forme bien descriptible⁴. L'absence de description physique générale laisse effectivement planer une large ambiguïté quant à l'apparence de Grendel : le lecteur comprend que cette apparence est monstrueuse, mais ne sait pas globalement en quoi⁵. La monstruosité vient plutôt

¹ *Beowulf*, 100-102: « an ongan / fyrene fremman feond on helle / wæs se grimma gæst Grendel haten » (trad. de Queval : « un esprit infernal les voua au méfait. Cet esprit du mal se nommait Grendel »). Nous optons tantôt pour la traduction de Queval, tantôt pour celle de Botkine, suivant laquelle rend le meilleur compte des termes effectivement utilisés dans le texte original.

² *Beowulf*, 107: « in Caines cynne » (Botkine : « sur la race de Caïn »).

³ *Beowulf*, 1259-1263: « Grendles modor / [...] se þe wæter-egesan wunian scolde / cealde streamas siððan Cain wearð / to ecg-banan angan breðer » (Botkine : « La mère de Grendel, qui habite les flots horribles depuis le jour où Caïn tua son frère »)

⁴ Cf. Jessica STEPHENS, « Les figures du barbare : Beowulf et le barbare », <http://e-sonore.u-paris10.fr/main.php?daj=result&sid=&ref=CAE05IRL06>, conférence enregistrée le 16/09/04

⁵ Seule la main arrachée est dépeinte, une fois devenue inoffensive pour les hommes, qui se la sont appropriée et se mettent à lui donner des noms : « L'épau... La main même, une serre, à ne pas croire. Et les ongles aussi durs que de l'acier trempé. » (trad. de Jean Queval). À noter

du comportement et des pulsions qui le motivent, amplifiées entre autre par des énumérations d'adjectifs :

Wiht unhælo
grim and grædig gearo sona wæs,
reoc and reðe, and on ræste genam
þritig þegna : þanon eft gewat
huðe hremig to ham faran,
mid þære wæl-fylle wica neosan.

Le sang de Grendel ne fit qu'un tour. Sur-le-champ, fou de rage, et lugubre et avide de sang, il frappa. Trente et six nobles il arracha à leurs couches, puis fier de son butin il retourna à son repaire.⁶

Ce choix d'écriture incite à focaliser la vision du Mal sur les actions et les affects en question, davantage que sur l'être physique lui-même qui les incarne. Grendel, au-delà d'un monstre de fiction mythologique, devient le nom absolu du péché, contre lequel le héros devra concentrer sa lutte.

Le premier adversaire de Beowulf se distingue ensuite de la communauté humaine de la même façon que Polyphème dans l'*Odyssee*. Spatialement, Grendel hante des étendues marécageuses désertes, hors du territoire habité par la communauté. De même, le Cyclope vit à l'écart de la société. Les deux figures vont se fondre dans les traits de ce qui peut s'assimiler à de la barbarie dans l'épopée grecque⁷. Les deux monstres sont anthropophages, et assouvissent leur faim avec une voracité sans mesure :

ἀλλ' ὁ γ' ἀναΐζας ἐτάροισ' ἐπὶ χειρας ἱάλλε,
σὺν δὲ δῶω μάρψας ὡς τε σκύλακας ποτὶ γαίῃ
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
τοὺς δὲ διὰ μελείσσι ταμῶν ὀπλισσατο δόρπον·
ἦσθι δ' ὡς τε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν,
ἔγκατὰ τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μνελδεντα.

que le mot « griffes » qui apparaissait auparavant chez Queval pour Grendel (*op. cit.*, p. 91) ne traduisait en fait que le mot générique « fingra », soit « les doigts » (v. 765).

⁶ *Beowulf*, 120-125, trad. de Jean Queval

⁷ La notion de barbare sera ici appliquée rétrospectivement à l'*Odyssee* car il est question d'une lecture postérieure de l'épopée. Chez les Grecs, la catégorie de barbare n'existait pas encore aux temps homériques, étant apparue seulement à l'époque des cités.

Mais, sur mes compagnons s'élançant, mains ouvertes, il en prend deux ensemble et, comme petits chiens, il les rompt contre terre : leurs cervelles, coulant sur le sol, l'arrosaient ; puis membre à membre, ayant déchiqueté leurs corps, il en fait son souper ; à le voir dévorer, on eût dit un lion, nourrisson des montagnes ; entrailles, viandes, moelle, os, il ne laisse rien.⁸

Jessica Stephens (*op. cit.*) cite Jean-François Matteï pour rappeler que l'excès est une caractéristique du barbare, par opposition au civilisé qui connaît la modération et l'équilibre. Le comportement barbare se rapproche en ce sens de celui de l'animal obéissant directement à ses pulsions, mais chez le monstre⁹ celles-ci sont elles-mêmes monstrueuses puisque jamais rassasiées. En un seul vers, Grendel n'engloutit pas moins de trente-six hommes, et donne lieu tout comme Polyphème à un spectacle de boucherie sanglante et de démembrement humain plus explicite encore aux vers 741-746 :

ac he gefeng hraðe forman siðe
slæpendne rinc, slat unwearnum,
bat ban-locan, blod odrum dranc,
syn-snædum swealh : sona hæfde
unlyfigendes eal gefeormod
fet and folma.

Car Grendel se saisit d'un guerrier en sommeil, l'équarrit en autant de morceaux, que sur le champ il dévore. Il s'abreuve de son sang, à longs traits. En goulu il s'y prend, rien ne le rassasie. Et en a bientôt fini, ayant tout dévoré, jusqu'aux pieds et aux mains.¹⁰

Dans les deux cas, l'acte du monstre relève de la négation de l'humanité dans la transformation de l'humain en objet manipulable et cassable, et finalement en nourriture. L'horreur de la déshumanisation passe par l'énumération des constituants anatomiques (sang, organes, membres) qui finissent uniformément absorbés par le monstre avide. La similitude si

⁸ *Odyssee*, IX, v. 288-293, trad. de Victor Bérard

⁹ Nous faisons usage ici des mots « monstre/monstruosité » plutôt que « barbare/barbarie », car les points communs entre l'attitude de Grendel et celle de Polyphème se rejoignent en fin de compte dans le spectacle de la déshumanisation horrifiante et de la démesure comportementale (*cf.* latin « monstrare »).

¹⁰ *Beowulf*, 741-746, trad. de Jean Queval.

frappante entre ces deux passages de l'*Odyssée* et de *Beowulf* a peu de chances d'être un hasard : le poète laisse transparaître à plusieurs endroits une bonne connaissance des sources antiques, ainsi que le démontre Richard North¹¹. Il faut ajouter que Grendel n'est pas doté du langage articulé et refuse de parlementer (« De la paix Grendel n'avait pas le désir »¹²). En ceci, il correspond encore à l'acceptation grecque du barbare (« Cette désorganisation est profondément liée à la question de la langue. La démesure, l'excès, l'impulsivité, l'instabilité, tous ces traits qui commencent à être attribués au barbare ne sont pas séparables de son défaut d'articulation au *logos* »¹³), ou plus généralement à un anti-humain, avec qui l'entente est de fait impossible : comme rapport entre lui et les hommes, il ne reste que le combat. Il est donc *a priori* totalement présenté comme un Autre.

... ou comme double des humains

En dépit de tout cela, plusieurs détails dans *Beowulf* viennent guider le lecteur vers une interprétation plus profonde de cette altérité initialement pure. D'abord, le récit des raffles régulièrement perpétrées par Grendel n'est pas sans rappeler les exploits de Scyld Shefing dans l'incipit. En effet, à l'instar du monstre qui s'introduit dans le hall de banquets pour y massacrer des hommes et semer la terreur, « souvent Scyld Shefing, aux multitudes d'ennemis, à de nombreuses tribus raffla les bancs de festin, pourfendit les guerriers »¹⁴. Ce comportement n'est donc pas

exclusivement celui de Grendel. Jessica Stephens fait même de lui un double du héros. En affrontant la créature et la situation (l'attente dans le hall de nuit) effrayants pour les hommes, Beowulf affronte des sources d'angoisse, et remporte la victoire par sa détermination et une sûreté de soi sans faille. Grendel serait une représentation des peurs que l'homme a chassé de son intériorité pour les projeter sur un être du dehors, à la façon d'un cauchemar qui surgit nuitamment quand la communauté est endormie. Cet être semblable à Caïn, informe et refoulé dans les espaces inconnus¹⁵, contient les mauvais penchants susceptibles de menacer la société civilisée : on peut déjà nommer parmi ces penchants l'excès, le goût du sang, le refus de communiquer et le meurtre. Dans le poème, l'homme n'est jamais loin de céder à ces tentations, comme le montrent non seulement la violence ravageuse de Scyld Shefing, mais aussi celle de Beowulf qui arrache sans pitié le bras de Grendel (à un moment où celui-ci, apeuré, ne cherche plus qu'à fuir¹⁶) ou encore celle des guerriers qui exposent, fascinés, le membre disloqué et sanguinolent du monstre. Celui que nous avons défini d'abord comme un Autre devient un possible reflet de Soi.

Or l'intervention de la pensée chrétienne n'est peut-être pas pour rien dans cette possibilité de lecture. Les rédacteurs de *Beowulf* faisaient probablement partie de sociétés monastiques chrétiennes (les Chrétiens seuls sachant lire et écrire en Angleterre), et ce qu'ils écrivaient était influencé par leur croyance¹⁷. Le christianisme ne saurait appliquer à la civilisation et à la barbarie le

¹¹ « it seems fair to say that *Beowulf* is richly hybrid, an Old English work composed by a monk with an interest of Latin, Greek, Hebrew and Germanic. » (Richard NORTH, *The origin of Beowulf: from Vergil to Wiglaf*, Oxford University Press, 2006, p. 99)

¹² *Beowulf*, 154: « sibbe ne wolde », trad. de Jean Queval.

¹³ Roger-Pol DROIT, *Généalogie des barbares*, Odile Jacob, 2007, p. 54. Cf. aussi Marie-Françoise BASLEZ, *L'Étranger dans la Grèce antique*, Realia – Les Belles Lettres, 2008, p. 186 : « Le Barbare c'est l'homme auquel manque le *logos* ».

¹⁴ Nous traduisons aussi littéralement que possible les vers 4 à 5 : « Oft Scyld Scefing sceaðena þreatum, / monegum mægðum meodo-setla ofteah / egsode eorl ». Les versions respectives de Léon Botkine et de Jean Queval s'éloignent de l'idée de pillage de bancs, mais le premier

propose tout de même en note infrapaginale : « enleva les bancs de l'hydromel à des foules d'ennemis, etc ». Chez Jean Queval, il est intéressant de noter l'idée que Scyld Scefing fait « l'effroi » de ses ennemis. Enfin, pour citer un traducteur anglais, Seamus Heaney parvient à rendre fidèlement les informations du passage original : « scourge of many tribes, / a wrecker of mead-benches, rampaging among foes ».

¹⁵ *Beowulf*, 162-163: « men ne cunnon / hwyder hel-runan hwyrtum scriðað. » (Queval : « Les humains ne savent pas où les démons se rendent, errant ainsi. »)

¹⁶ Cf. *Beowulf*, 816 et sq.

¹⁷ Leo CARRUTHERS, « Is *Beowulf* a Christian Poem ? » in Colette STEVANOVITCH, *Beowulf de la forme au sens*, Ellipses, 1998, p. 96 : « in the Anglo-Saxon age, those who knew how to read and write were necessarily Christians ; and everything they wrote, even

même clivage que chez les Grecs ou les Romains pré-impériaux, car son origine, rappelons-le, se situe chez les « barbares ». Les Chrétiens vont progressivement développer une définition comportementale de la barbarie, et non plus catégorique, comme le résume bien Roger-Pol Droit :

Longtemps, le barbare était à l'extérieur. Gens du dehors, des ailleurs, du lointain. De l'autre côté de la frontière, effrayants justement quand ils approchaient, menaçaient les murs extérieurs, franchissaient les fleuves et venaient piller et détruire. Nous avons par la suite inventé autre chose : le barbare du dedans, désintégrant de l'intérieur l'ordre civilisé.¹⁸

En effet, on constate dans l'histoire terminologique du « barbare » au cours du premier millénaire que ce mot finit par désigner les païens¹⁹. Si Grendel incarne la barbarie, il s'agit alors de cette définition qui fait de lui un condensé de tout ce que le christianisme réprouve : « Désormais, ce qui va distinguer l'homme faisant preuve de barbarie, c'est d'être celui qui n'a pas pitié, qui reste sourd, insensible, fermé aux souffrances comme aux appels des autres »²⁰. De même dans ses actes concrets, il commet justement ce qu'il y a de plus répréhensible pour un auditoire chrétien : « The prohibition against drinking blood in the Gen. 9 : 4 was well known to Anglo-Saxon commentators »²¹. Le héros *Beowulf*, en combattant contre le monstre, défend une perfection fondée sur les vertus chrétiennes qui rendent possible la vie communautaire contre les forces diaboliques destructrices (le narrateur associe d'ailleurs souvent Grendel à l'enfer et au démoniaque²²). De ce fait, l'intervention chrétienne fait de la figure de l'Autre une incarnation du Mal sous la forme de la violence : pourquoi cette insistance particulière ?

when based on stories inherited from a pre-Christian past, was transmuted by their faith. »

¹⁸ Roger-Pol DROIT, *op. cit.*, p. 24

¹⁹ « on trouve déjà cet usage de *barbarus* pour dire « païen » chez Grégoire de Tours [dans son *Histoire des Francs*] [...]. Ce virage, déjà pris au VI^e siècle, ne fera que s'accentuer. » (Roger-Pol DROIT, *op. cit.*, p. 211-213)

²⁰ Roger-Pol DROIT, *op. cit.*, p. 169

²¹ Richard NORTH, *op. cit.*, p. 79

²² Voir pour s'en convaincre les diverses occurrences de « hell » aux vers 101, 789 ou encore 1275.

L'Angleterre en cours de christianisation connaît des cycles de troubles : après que les Celtes bretons ont été affaiblis par l'arrivée des premiers Romains chrétiens, le territoire est envahi dès le VII^e siècle par divers peuples dont les Anglo-Saxons, et les siècles suivants verront l'Angleterre à nouveau envahie par les Vikings au IX^e, et divisée politiquement²³. Dans son *Historia Anglorum* écrite dans les années 1120, Henri de Huntingdon a comparé les invasions à « cinq plaies » envoyées par « châtement divin » à la Bretagne²⁴, à savoir, successivement : les Romains, les Pictes, les Scots, les Angles et les Danois. Or, pour prendre un exemple de datation hypothétique du poème, Sam Newton mentionne le VIII^e siècle²⁵ (c'est-à-dire sous les clivages politiques de l'Heptarchie saxonne, donc à la fin de la série d'invasions que nous venons d'exposer). C'est peut-être au milieu de ces assauts perpétuels que les transmetteurs de *Beowulf* tentent de réhabiliter le désir de paix en conjurant la tentation de la violence. On imagine facilement que le caractère répété des attaques de Grendel, créature venue de loin pour pénétrer en force dans le domicile de la communauté et y produire une effusion de sang, afflige Heorot de la même lassitude que les habitants de la Bretagne face aux conquérants arrivant par vagues incessantes sur leur territoire. Ceci permettrait de comprendre que combattre Grendel, ce n'est pas totalement combattre un ennemi en chair et en os, mais aussi allégoriquement la violence et la pulsion agressive en elles-mêmes, présentes chez l'homme depuis Caïn.

La définition de l'Autre s'ouvre ainsi à une dimension plus abstraite que l'opposition entre deux catégories de créatures terrestres, et ce dès le premier monstre de l'épopée. Qu'en est-il des

²³ Jean-Rémi LAPAIRE, Wilfrid ROTGÉ, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Presse Universitaire du Mirail, 1993, p. 19-20

²⁴ « Quinque autem plagas [...] immisit ultio divina Britanniae » (Henri de HUNTINGDON, Diana. E. GREENWAY, *Historia Anglorum : the history of the English people*, Oxford University Press, 1996, p. 14, §1,4)

²⁵ Cf. Sam NEWTON, *The origins of Beowulf and the Pre-Viking Kingdom of East Anglia*, DS Brewer, 2004, p. IX. Selon les précisions de cet auteur, les universitaires en général considèrent le manuscrit rédigé autour de l'an 1000 mais le poème lui-même composé au VIII^e siècle.

deux adversaires suivants du héros ? La mère de Grendel et le dragon reproduisent-ils la même sorte d'altérité ?

La mère de Grendel

Un démon comme un Autre

À l'instar de son fils, la mère de Grendel frappe de nuit. L'intromission du mal dans le chez-soi se produit donc dans les moments de baisse de vigilance :

Sigon þa to slæpe. Sum sare angeald
æfen-ræste, swa him ful-oft gelamp
[...]
Com þa to Heorote, þær Hring-Dene
geond þæt sæld swæfun.

Ils se livrèrent alors au sommeil. L'un d'eux expia cruellement le repos nocturne [...]. Elle arriva à Heort où les Hring-Dene dormaient étendus dans la salle.²⁶

Au contraire des humains qui sont actifs dans la journée, elle reste terrée le jour et agit la nuit ; c'est quand la communauté est endormie que la place est laissée à l'activité du démon. Elle est spatialement recluse, dans les « eaux de l'effroi »²⁷ alors que les hommes vivent sur la terre et se méfient de l'eau. En effet, de nombreuses indications dévalorisent l'élément aquatique et l'associent au danger. Dans la partie même de *Beowulf* qui concerne la mère de Grendel, nous citerons l'éloquente tirade de Hrothgar :

Hie dygel lond
[...]
þær fyr-gen-stream
under nassa genipu niðer gewiteð,
flod under foldan ; nis þæt feor heonon
mil-gemearces, þæt se mere standeð
[...]
[heorot] feorran geflymed, ær he feorh seleð,
aldor on ofre, ær he in wille,
hafelan hydan. Nis þæt heoru stow :
þonon yð-geblond up astigeð
won to wolcnum, þonne wind styreð
lað gewidru, oð þæt lyft drysmað,
roderas reotað.

²⁶ *Beowulf*, 1252-1253 et 1280-1281, trad. de Léon Botkine

²⁷ *Beowulf*, 1261: « wæter-egesan » (trad. de Jean Queval)

Leur demeure est une terre cachée, [...] les torrents de montagnes se précipitent à l'ombre des promontoires; c'est non loin d'ici que se trouve la mer. [Le cerf traqué] aime mieux livrer sa vie sur le bord que de se réfugier dans ses flots. Ce n'est pas un endroit agréable ; les vagues, quand le souffle de la tempête les agite, s'y élèvent en masses sombres vers les nuages jusqu'au moment où le ciel s'obscurcit et laisse couler ses larmes.²⁸

L'eau représente un ailleurs où la sécurité et la connaissance du monde sont moindres (« dygel » au vers 1358 signifie « dissimulé »). Le « bord » matérialise une frontière entre le monde terrestre connu des hommes et le monde aquatique où la lumière ne pénètre pas. Etant le lieu de l'inconnu, la demeure aquatique du démon devient le réceptacle de l'étrange et de toutes les angoisses²⁹. Le texte insiste particulièrement souvent sur la notion d'inconnu qui caractérise la race du monstre et son monde : « Où il l'emporte [...], c'est ce que j'ignore »³⁰, « On ne lui savait pas de père »³¹, « on l'ignorait aussi »³², « Tu ne connais pas le lieu »³³, les hommes aperçoivent des créatures « étranges »³⁴ près du repaire du monstre, etc. La mère de Grendel se range donc, à la première lecture, dans un champ d'éléments étrangers qui échappent à toute possibilité de connaissance et de compréhension. Elle est source de peur parce que différente de ce qui est connu et habituel à la communauté humaine.

Par conséquent, c'est une démonstration d'audace pour le héros que de s'aventurer hors de l'espace des Semblables : « sec gif þu dyrre ! »

²⁸ *Beowulf*, 1359-1377, trad. de Léon Botkine

²⁹ *Beowulf*, 1366: « Þær mæg nihta gehwæm nið-wundor seon » (Botkine : « Chaque nuit on peut voir des prodiges en ce lieu »)

³⁰ *Beowulf*, 1332-1333: « ic ne wat hwæder / [...] teah » (trad. de Jean Queval)

³¹ *Beowulf*, 1356: « no hie fader cunnon » (trad. de Jean Queval)

³² Nous supposons que ce verbe rend pour Queval l'adjectif « dryrna » (« secret », v. 1358) appliqué à un éventuel fils de Grendel, combiné à la structure « no hie cunnon [...] hwæðer » (v. 1355-1356) qui peut se traduire par « on ne savait ni... ni si... ». Léon Botkine traduit « et on ignorait ». Quoiqu'il en soit, toutes les versions mettent l'accent sur le mystère.

³³ *Beowulf*, 1718: « eard git ne const » (trad. de Léon Botkine)

³⁴ *Beowulf*, 1427: « sellice » (trad. de Léon Botkine. Queval traduit « inconnus d'eux »)

(« va et le découvre, si tu l'oses ! »³⁵). L'épreuve de Beowulf n'est pas seulement de tuer le démon, mais de le trouver et de pénétrer où il se tapit. L'insistance sur la notion d'inconnu prend tout son sens dans la mesure où il s'agit d'une épreuve de courage et d'affrontement de la peur avant tout. Or la peur est étrangère à Beowulf. Au mystère que nous avons vu, le héros oppose en effet sa volonté d'aller dans les endroits reculés :

uton hraðe feran
Grendles magan gang sceawigan !
Ic hit se þe gehate, no he on helm losað
ne on foldan fæðm, ne on fyrgen-holt
ne on gyfenes grund, ga þær he wille.

Où s'embusque la parente de Grendel, bientôt nous le saurons. Je t'en fais la promesse, il n'y a ni repaire ni asile qui la mette en sûreté. Non, pas de repli de terrain, ni de forêt des montagnes, ni d'autres marines qui la protègent de notre atteinte !³⁶

Contrairement aux nombreux rappels cités plus haut du caractère étranger ou dangereux des espaces démoniaques, les propos du héros ne mettent pas en doute la découverte et l'inspection fructueuse et exhaustive des zones d'ombres. L'expression « nous le saurons » fait résistance aux précédents verbes d'ignorance liés aux monstres, et l'anaphore de négations prétend annuler le risque d'échec que peut représenter l'aventure en milieu inconnu. « Sur le plan individuel, [le mythe du héros] correspond au désir de transcender les limites de la condition humaine, au rêve d'être extraordinaire, ainsi qu'au besoin d'être reconnu par les autres »³⁷. Beowulf se pose du côté de la mise en lumière et du courage, en contraste avec le mystère et l'effroi émanant du monde démoniaque. Dans une telle optique d'oppositions, c'est vers l'Autre que Beowulf se promet d'aller. Cette lecture métaphorique des éléments adverses explique que le

Goth puisse évoluer dans l'eau toute une journée (« hwil dages », v. 1496). Plutôt que de l'eau, c'est l'épreuve de la solitude que traverse le héros. Sa valeur consiste à se lancer dans l'inconnu effrayant en ne comptant que sur soi-même pour affronter un démon que personne ne peut l'aider à éliminer : « sur lui les vagues se referment »³⁸, closant une limite qui le sépare de la communauté. On remarque que si cet Autre est l'ennemi de la communauté, c'est en fait seul à seul qu'il s'affronte.

L'épée Hrunting joue également un rôle accablant à cet égard. Unferth est celui qui n'a pas de courage et qui doute de la victoire. Il affirme en effet : « Je crois qu'un sort plus terrible t'est réservé si tu oses passer une nuit auprès de Grendel »³⁹ à Beowulf qui remarque : « jamais Grendel n'eût fait tant de maux à ton roi dans Heort si ton caractère était aussi belliqueux que tu ne le dis toi-même »⁴⁰. Unferth est un anti-héros sur ce point : tandis que le héros vainc l'angoisse, Unferth se complait à ressasser la difficulté de l'entreprise et se prépare à l'échec. L'épée qui provient de lui ne peut que faillir :

Þa se gist onfand
þæt se beado-leoma bitan nolde
aldre seððan ac se ecg geswac
þeodne æt þearfe : þolode ær fela
hond-gemota, helm oft gescær,
fægæs fyrd-hrægl ; þæt wæs forma sið
deorum maðme, þæt his dom alæg.

Alors Beowulf vit que l'épée ne pouvait s'enfoncer, mais qu'elle lui manquait dans le besoin (c'était la première fois que cette arme précieuse manquait à sa réputation).⁴¹

Hrunting est « une bonne lame »⁴², mais l'adversaire ne se situe pas sur le même plan qu'elle. La mère amène Beowulf là où « il ne put

³⁵ *Beowulf*, 1380, trad. de Jean Queval

³⁶ *Beowulf*, 1391-1395, trad. de Jean Queval

³⁷ Paul-Augustin DEPROOST, Laurence van YPERSELE, Myriam WATTHEE-DELMOTTE, « Héros et héroïsation : approches théoriques » in Paul-Augustin DEPROOST et al., *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*, Presses Universitaires de Louvain, 2008, p. 56

³⁸ *Beowulf*, 1495-1496: « brim-wylm onfeng / hilderinge » (trad. de Jean Queval)

³⁹ « Þonne wene ic to þe wyrstan gefinges / [...] dohte, / grimre cu gif þu Grendel deurst / niht-longnef fyrst nean bidan. » (*Beowulf*, 525-528, trad. de Léon Botkine)

⁴⁰ « næfre Grendel swa fela gryra gefremede / atol æglæca aldre þinum / hyndo on Heorote gif þin hige wære / sefa swa searo-grim, swa þu self taslast. » (*Beowulf*, 592-595, trad. de Léon Botkine)

⁴¹ *Beowulf*, 1523-1529, trad. de Léon Botkine

⁴² *Beowulf*, 1661: « wæpen duge » (trad. de Jean Queval)

se servir de ses armes »⁴³. Hrunting ne peut rien contre la mère de Grendel, car, comme nous l'avons vu, c'est la détermination et la capacité d'affronter ses angoisses qui détermine la victoire dans un tel combat, et non simplement la solidité des armes ; or Unferth a fourni une arme solide, mais pas la foi ni l'encouragement. Le monstre est un Autre car il ne s'affronte pas avec les mêmes moyens qui servent à affronter un Semblable.

Le démon comme reflet de soi

Le mode d'action du démon laisse toutefois une impression plus mitigée. La mère ne sort pas pour tuer gratuitement, mais pour venger (elle est d'abord désignée par « wrecend », un « être vengeur »⁴⁴ au vers 1257) : elle a souffert un mal avant que d'en causer. En outre, les humains sont en mesure de comprendre cela : « La mère a tiré vengeance de la mort du fils »⁴⁵, ce qui est rappelé en plein combat avec le héros, à l'instant où elle s'apprête à le tuer : « [elle] voulut venger son fils »⁴⁶. Beowulf même est conscient qu'il a tué une mère vengeresse de son fils : en racontant ses aventures à Hygelac, il la qualifie de « sorh-full » (mot-à-mot « pleine de chagrin ») et explique son grief (« sunu deað fornam ») au vers 2120. La vengeance confère au moins un semblant de motif au méfait. D'ailleurs, l'Ancien Testament ne dit-il pas que Caïn et sa descendance seraient vengés en cas de meurtre⁴⁷, ce que n'ignore sûrement pas le narrateur. En raflant un guerrier le démon récupère au passage le bras de Grendel (« Elle s'était emparée de la main sanglante »⁴⁸), considéré du coup comme lui revenant de droit. Autrement dit, non seulement la sortie meurtrière était motivée, mais en plus il ne s'est pas agi que de punir une agression, car prendre le bras de Grendel est un geste plein de sens. Il dénote un

lien filial persistant et exprime peut-être le regret de la perte du fils. Aussi le corps de Grendel, de même que le corps des défunts dans une société civilisée qui pratique les sépultures, n'est-il pas délaissé comme une simple matière morte, mais représente encore la personne perdue aux yeux de sa proche parente⁴⁹. En parallèle, un soldat très aimé est enlevé à la cour, ce dont Hrothgar est affecté (« mon proche conseiller, mon ami sûr »⁵⁰) ; Beowulf parle lui-même de le venger (« Mieux vaut venger l'ami que se lamenter »⁵¹). L'homme fait une sortie pour aller venger son proche et tuer l'ennemi en sa demeure. De la sorte, le poème lui fait reproduire à l'identique le comportement du démon, et le processus de la violence peut être dit similaire dans les deux camps. Une fois que Beowulf a abattu un monstre à l'entrée des eaux (sans raison mentionnée), les soldats « se m[ettent] à contempler l'esprit mal-faisant »⁵², comme nous avons vu qu'ils étaient fascinés par la main arrachée de Grendel. L'acte de tuerie et l'attrance pour le sang ne sont plus les attributs exclusifs des monstres issus de Caïn, ce qui va se confirmer dans le combat. Les réactions des hommes et du démon se trouvent en définitive comparables dans les termes mêmes du poème⁵³. Le narrateur donne notamment au démon un surnom composé à partir du même animal que Beowulf, et commençant par la même consonne que le héros : « brimwylf » (v. 1507) signifie « louve marine »⁵⁴ (« wylf » et le

⁴⁹ Le cinéaste Robert Zemeckis a visiblement perçu cet aspect à la lecture de l'épopée, car il l'accentue dans son film *The Legend of Beowulf* (2007) en montrant le cadavre de Grendel soigneusement entouré de pierres précieuses par sa mère.

⁵⁰ *Beowulf*, 1326: « min run-wita and min ræd-bora » (trad. de Jean Queval)

⁵¹ *Beowulf*, 1385-1386: « selre bið æghwæm / þæt þe his freond wrece, þonne he fela murne » (trad. de Jean Queval).

⁵² *Beowulf*, 1441-1442: « weras sceawedon / gryreliecn gist » (trad. de Léon Botkine)

⁵³ Ainsi par exemple le radical exprimant la vengeance dans « wrece » (voir ci-dessus, note 50) fait écho au terme « wrecend » qui désignait la vengeresse. Plus loin, l'intention de cette dernière sera manifesté de nouveau par l'infinitif « wrecan » dans le combat avec Beowulf (voir ci-dessus, note 45).

⁵⁴ Trad. de Jean Queval

⁴³ *Beowulf*, 1509-1510: « swa he ne mihte no [...] / wæpna gewealdan » (trad. de Léon Botkine)

⁴⁴ Trad. de Léon Botkine

⁴⁵ *Beowulf*, 1334-1335: « Heo þa fæhe wræc / þe þu gys-tran niht Grendel cwealdest » (trad. de Jean Queval)

⁴⁶ *Beowulf*, 1547: « wolde hire bearn wrecan » (trad. de Léon Botkine)

⁴⁷ Cf. *Genèse*, 4 : 15 et 4 : 24

⁴⁸ *Beowulf*, 1303-1304: « Heo under heolfre genam / cuðe folme » (trad. de Léon Botkine)

« wulf » de « Beowulf » sont les deux genres d'un seul et même substantif – le loup, animal prédateur) ; cette appellation n'est pas non plus sans rappeler phonétiquement « brim-wylm », littéralement « bouillonnement marin », qui désigne l'eau même que Beowulf pénètre pour trouver le démon (voir plus haut, note 38).

Au dernier moment la mère de Grendel sort un « couteau » (« seaxe », v. 1546). L'emploi d'une arme, c'est-à-dire l'équivalent guerrier du maniement d'un outil, l'identifie davantage à un être humain qu'à un animal sauvage, puisqu'elle ne se sert pas de ses griffes pour tuer. À la fin du combat, Beowulf « en grand courroux »⁵⁵ montre des pulsions de violence :

Sweord wæs swatig, secg weorce gefeh.
[...]
He æfter recede wlat,
hwearf þa be wealle, wæpen hafenade
heard be hiltum Higelaces þegn,
yrre and an-ræd. Næs seo ecg fracod
hilde-rince, ac he hraðe wolde
Grendle forgyldan

L'épée était couverte de sang et Beowulf se réjouit de son ouvrage. Il regarda la salle ; il alla près du mur et leva l'arme par la garde ; il voulait punir Grendel⁵⁶

Puis, de même que la mère avait emporté la tête de sa victime⁵⁷, de même Beowulf emporte la tête de Grendel⁵⁸, ce qui plaide aussi en faveur de l'identité comportementale entre les deux êtres. Encore une fois, la violence sanguinaire n'est pas envisagée comme l'apanage des monstres, car cette attitude est aussi bien répandue chez les humains que chez les non-humains. D'un point de vue extérieur au combat, celui de la communauté restée hors des eaux, Beowulf provoque le même bouillonnement de sang que la mère auparavant :

wæter under stod
dreorig and gedrefed.
[...]
Flod blode weol (folc to sægon)
hatan heolfre.

⁵⁵ « yrre and an-ræd » (v. 1576, trad. de Jean Queval)

⁵⁶ *Beowulf*, 1770-1778, trad. de Léon Botkine

⁵⁷ Les soldats retrouvent la tête d'Æshmere près de l'ancre du monstre. Cf. v. 1421-1422

⁵⁸ *Beowulf*, 1591: « hine þa heafde becearf » (Botkine : « Le héros [...] en détacha la tête. »)

Au-dessous s'étendait une eau sanglante et agitée. [...] Les flots roulaient du sang.⁵⁹

Sona þæt gesawon snottre ceorlas,
þa þe mid Hroðgare on holm wilton,
þæt wæs yð-geblond eal gemenged,
brim blode foh.

Bientôt les hommes qui, en compagnie de Hrothgar, examinaient la mer, virent que les flots étaient tout mêlés et souillés de sang⁶⁰

Les hommes voient le sang et ne peuvent en conclure quel est le vainqueur – ils croient à tort que c'est la mère de Grendel, cf. v. 1597 – et ceci donne à penser que le sang est toujours le sang, la violence et la mort sont toujours les mêmes quelles qu'en soient les justifications : l'homme peut se comporter comme un monstre, le monstre peut se comporter comme l'homme. Le narrateur conte même plus tard l'histoire d'une reine Goth « remplie de desseins criminels »⁶¹. Aussi faut-il peut-être comprendre que la réelle altérité rejetée dans *Beowulf* n'est pas un ensemble d'entités de chair et d'os, mais un comportement dont tout être porte le potentiel. L'étude du second démon de l'épopée a confirmé cette analyse ; qu'en est-il enfin du dragon ?

Le dragon et la mort

Le statut de ce dernier monstre et le regard porté sur lui par le narrateur sont plus difficiles à éclaircir. Les champs lexicaux de la peur et de l'inconnu, incontournables dans les deux premières parties de l'épopée et indissociables de l'altérité des adversaires, s'avèrent désormais moins criants. En revanche, comme en contrepartie, se développent ceux de la mort et du destin. C'est à ceux-ci qu'est liée la caractérisation du monstre. Le dragon intervient quand meurt le propriétaire du trésor (« l'aiguillon de la mort le toucha au cœur »⁶²) et le narrateur lui alloue très vite les connotations de la mort et de la nuit :

⁵⁹ *Beowulf*, 1417-1424, trad. de Léon Botkine

⁶⁰ *Beowulf*, 1592-1595, trad. de Léon Botkine

⁶¹ Cf. *Beowulf*, 1931 et sq., trad. de Léon Botkine

⁶² *Beowulf*, 2270-2271: « deaðes wylm / hran æt heortan » (trad. de Léon Botkine)

Hord-wynne fond
 cald uht-sceaða opene standan
 se þe byrnende biorgas seceð
 nacod nið-draca, nihtes fleogeð
 fyre befangen

C'est alors que le dragon ennemi, de longue date tapi dans la pénombre, lui qui se complait aux tertres funéraires, lui qui allume les nuits de ses nœuds de flammes, [...] découvre abandonné le trésor.⁶³

La « fissure dans l'orifice »⁶⁴ matérialise un passage qui sépare l'homme du monstre, passage au-delà duquel on ne peut trouver que la mort :

ne meahte horde neah
 unbyrnende ænige hwile
 deop gedýgan for dracon lege

Oh, s'il s'aventurait dans ce caveau, fût-ce un instant, Beowulf flamberait comme une torche.⁶⁵

Le dragon représente la mort et le destin non seulement dans le système stylistique du narrateur, mais aussi aux yeux de Beowulf : « Je ne reculerai pas d'un seul pas devant lui, mais il arrivera de cela ce que voudra le destin »⁶⁶. Comme l'homme est arrivé à un âge avancé de la vie (cinquante ans se sont écoulés depuis la lutte avec la mère de Grendel⁶⁷), les préoccupations impliquées à l'approche de l'ennemi et du combat ont subi une variation : il ne s'agit plus tellement d'affronter l'inconnu et la peur, mais plutôt de se se confronter au péril fatal. Or si l'adversaire est la mort, y a-t-il cette fois-ci une victoire possible ? À nouveau, l'arme défaille : « La lame porte sur l'os, mais la pointe a glissé, échouant à en finir »⁶⁸. Face à Beowulf se tient, non pas seulement un monstre de chair et d'os, mais aussi le

destin : « him wyrd ne gescraf / hreð æt hilde »⁶⁹. L'intervention du sort inévitable dans la scène de combat apparaît explicitement sous la forme du substantif « wyrd » que développe Leo Carruthers :

The notion of fate, or destiny, requires particular attention. The Old English term for it is *wyrd*, a word derived from the verb *weorðan* ('be, become, happen, take place'); *wyrd* is therefore 'that which will happen' and is most often translated as 'fate'.⁷⁰

Le dragon en tant qu'épreuve matérialise la rencontre avec la mort ; cependant, en tant que créature physique, il subit le même sort que l'homme après avoir suivi un parcours parfois semblable au sien. Le texte précise que la cause indirecte de son ire est une violence exercée par l'homme : c'est par crainte des coups furieux de son maître (« þrea-nedlan » et « hete-swengeas », v. 2225-2226) qu'un esclave est amené à voler un objet précieux du trésor. Une fois que le dragon a commis ses destructions, Beowulf envisage pour la première fois d'avoir commis une faute, donc de mériter un châtement de Dieu, de la même façon qu'un pécheur tel que Caïn : « il se dit qu'il avait dû mettre Dieu en colère contre lui en péchant contre l'un des commandements »⁷¹. Il a compris qu'il ne pouvait immuablement incarner le bien contre le mal – ce Beowulf est bien différent de celui qui se lançait à l'assaut de la mère de Grendel – et que le mal pouvait aussi émaner de lui. Il a effectivement fait couler beaucoup de sang dans sa vie. Sa violence meurtrière envers les humains se remarque à titre d'exemple aux vers 2508-2509 : « him hildegrap heortan wylmas, ban-hus gebræc » (Queval : « je lui rompis les os de ma poigne puissante »). Il n'est pas innocent, tout comme Scyld

⁶³ *Beowulf*, 2271-2275, trad. de Jean Queval. « Uht-sceaða » signifie « ennemi-crêpuscule », où s'entrevoit l'image d'un messenger de la mort.

⁶⁴ Cette expression de Jean Queval traduit la situation des flammes qui s'échappent d'un flanc rocheux : « stream ut þonan / breccan of beorge » (v. 2545-2546)

⁶⁵ *Beowulf*, 2548-2550, trad. de Jean Queval

⁶⁶ « Nelle ic beorges weard / oferfleon fotes trem [...] / ac unc sceal weorðan æt wealle, swa unc wyrd geteod / metod manna gehwas » (*Beowulf*, 2525-2528, trad. de Léon Botkine)

⁶⁷ Cf. v. 2210 et 2734

⁶⁸ *Beowulf*, 2578-2579: « sio ecg gewac / brun on bane bat unswiðor »

⁶⁹ *Beowulf*, 2575-1576. La phrase dit littéralement : « le sort n'édicterait pas sa victoire au combat » mais aucune des traductions françaises utilisées ne semble s'y attacher aussi précisément. Léon Botkine écrit « Le fils d'Ecgtheow allait subir la loi commune et mourir ». Jean Queval traduit également « wyrd » par « loi commune ».

⁷⁰ Leo CARRUTHERS, *op. cit.*, p. 100

⁷¹ *Beowulf*, 2330-2332: « wende se wisa, þæt he wealdende, / ofer ealde riht, ecean dryhtne / bitre gebulge » (trad. de Léon Botkine)

Sciefing n'était pas exempt de l'agressivité et de la brutalité que les Danois ont reproché à Grendel. Du côté des humains, un Goth pendant la guerre fait s'écouler à flots le sang d'un ennemi, ce qui lui vaut d'être frappé encore plus fort et mortellement⁷²; or ceci reproduit exactement le schéma du combat entre le dragon et le Goth Beowulf : « il se jeta au moment propice sur Beowulf et entourait complètement le cou du héros avec ses dents acérées ; la bête fut couverte par le sang qui s'échappait à flots de sa blessure »⁷³, avant qu'elle ne soit elle-même frappée à mort par Wiglaf. L'homme et le dragon partagent le poids du sang, la responsabilité de l'agression⁷⁴. Plusieurs autres parallèles ponctuent le poème qui rapprochent étroitement la figure du monstre et celle de l'humain :

La vie arrive à son terme pour les deux créatures : « Sceolde læn-daga / æðeling ær-god ende gebidan / worulde lifes and se wyrm somod »⁷⁵ (Botkine : « Le terme de sa vie approchait ; le dragon [...] allait aussi mourir »). Dans le texte original, le simple terme « somod » (« de même ») assume la double validité du propos : ce qui est dit pour Beowulf s'applique en tout point au dragon.

De plus, il est dit que tous deux agissent dans la colère : pour ne citer qu'un adjectif employé en commun pour les deux adversaires, « gebolgen » (« en colère ») qualifie le dragon aux vers 2222 et 2305, et le héros aux vers 2551. Dans cette mesure transparait une identité émotionnelle et dans la cause du passage à l'acte.

Ensuite, les deux ennemis « s'inspiraient une mutuelle terreur » (« æghwæðrum wæs / bealo-hycgendra broga fram oðrum »⁷⁶). La source d'aversion n'est pas unilatérale. Chacun représente pour l'autre le risque de la mort – et finalement la mort elle-même, puisqu'aucun n'en réchappera. Cette structure « æghwæðrum ...

fram oðrum » met en place un regard croisé des deux adversaires : Beowulf représente pour le monstre ce que le monstre représente pour l'homme.

Les deux combattants se retrouvent dans le même état : « hæfde æghwæðer ende gefered / lænan lifes » (« Les deux adversaires avaient atteint le terme de cette vie terrestre »⁷⁷), où nous retrouvons le pronom « æghwæðer » englobant les deux êtres sans distinction.

Enfin, Beowulf en mourant quitte la communauté, il se situe désormais du côté du monde sombre de la mort. On lui érige un tumulus, où l'on dépose des objets précieux, le tout étant ceint d'une muraille⁷⁸ au milieu d'où il disparaît dans le feu. Cet aménagement n'est pas grandement dissemblable de la position précédente du dragon, gardien d'un trésor, qui crachait des flammes de l'autre côté d'une muraille de roche, dans un tertre funéraire⁷⁹. Beowulf a bravé l'Autre qui hantait les lieux de la mort, mais non sans y basculer lui-même. En effet, le héros reconnaît l'épreuve du dragon comme l'heure de la mort, et accepte de l'affronter : le monstre n'est plus tant un Autre sur lequel il peut prendre le dessus comme sur Grendel et sa mère, qu'un destin, une étape inévitable. Beowulf a définitivement vaincu la peur depuis la mère de Grendel, mais cela ne lui vaut pas de vaincre la mort. Le jeune Wiglaf lui aussi peut dominer l'ennemi par son courage⁸⁰, il n'empêchera pas la mort de l'homme arrivé au terme de sa vie. Le dragon crache du feu ; le héros le tue mais passe dans l'autre monde par le feu, comme si l'élément igné établissait un rappel, celui que tout combat contre la mort est, à terme, une défaite. Aussi l'inéluctabilité de la mort permet-elle de remettre en cause la barrière entre soi et l'Autre dans l'œuvre : celui qui résiste à un Autre menaçant sa vie s'implique dans un combat non dépourvu de vanité, car le camp de la mort – figuré par chacun des lutteurs aux yeux de l'autre – finit par absorber uniformément les deux adversaires. De là un certain flou dans le sta-

⁷² Cf. *Beowulf*, 2965 et sq.

⁷³ *Beowulf*, 2691-2694: « þa him rum ageald, / hat and heaðo-grim, heals ealne ymbefeng / biteran banum ; he geblodegod wearð / sawul-driore ; swat yðum weoll » (trad. de Léon Botkine)

⁷⁴ Celui qui approche le trésor, qui qu'il soit, se rend coupable de péché (« synnum scildig », v. 3072).

⁷⁵ *Beowulf*, 2342-2344

⁷⁶ *Beowulf*, 2565-2566, trad. de Léon Botkine

⁷⁷ *Beowulf*, 2845-2846, trad. de Léon Botkine

⁷⁸ Cf. *Beowulf*, 3163 et sq.

⁷⁹ Pour rappel, cf. v. 2273 et 2546-2547

⁸⁰ Cf. *Beowulf*, 2603 et sq.

tut du dragon et l'impossibilité de trancher simplement entre son identité et son altérité.

Nous pensons avoir montré que le trajet initiatique du héros de *Beowulf* s'inscrit de manière riche dans une problématique de confrontation entre le monde humain et ses limites. L'épreuve de Grendel reflète la barbarie extérieure qui fait irruption ; l'épreuve de sa mère invite l'homme à sortir de sa perspective habituelle pour explorer le monde sombre où couve le mal ; et l'épreuve du dragon symbolise peut-être une réconciliation ultime avec l'inconnu angoissant, s'il ne s'agit pas d'une mise en garde contre la tentation de défier la mort. Ainsi le travail stylistique du (des) poète(s) révèle certes un désir de marquer des oppositions catégoriques (ombre et lumière, intérieur et extérieur, bien et péché, civilisation et barbarie), mais aussi et surtout une distance avec ces catégories, voire une possible vanité dans l'unilatéralité du héros épique.

Bibliographie

Traductions de *Beowulf* citées

1. Léon BOTKINE, *Beowulf, épopée anglo-saxonne*, Imprimeries Lepelletier, Havre, 1877
2. Seamus HEANEY, *Beowulf*, Faber & Faber, 2000
3. Jean QUEVAL, *Beowulf, l'épopée fondamentale de la littérature anglaise*, Gallimard, 1981

Ouvrages critiques sur *Beowulf*

1. Leo CARRUTHERS, « Is Beowulf a Christian Poem ? » in Colette STEVANOVITCH, *Beowulf de la forme au sens*, Ellipses, 1998

2. Sam NEWTON, *The origins of Beowulf and the Pre-Viking Kingdom of East Anglia*, DS Brewer, 2004
3. Richard NORTH, *The origin of Beowulf : from Vergil to Wiglaf*, Oxford University Press, 2006
4. Jessica STEPHENS, « Les figures du barbare : Beowulf et le barbare », <http://e-sonore.u-paris10.fr/main.php?daj=result&sid=&ref=CAE05IRL06>, conférence enregistrée le 16/09/04, publiée depuis sous le titre « Beowulf et le barbare », *Etudes Irlandaises*, n° 33.1, Rennes, PUR, 2008, p. 25-41

Autres ouvrages utilisés

1. HOMÈRE, *L'Odyssée*, trad. de Victor Bérard en 1931, Gallimard, 1955
2. Marie-Françoise BASLEZ, *L'Etranger dans la Grèce antique*, Realia – Les Belles Lettres, 2008
3. Roger-Pol DROIT, *Généalogie des barbares*, Odile Jacob, 2007
4. Paul-Augustin DEPROOST, Laurence van YPERSELE, Myriam WATTHEE-DELMOTTE, « Héros et héroïsation : approches théoriques » in Paul-Augustin DEPROOST et al., *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*, Presses Universitaires de Louvain, 2008
5. Henri de HUNTINGDON, Diana. E. GREENWAY, *Historia Anglorum : the history of the English people*, Oxford University Press, 1996
6. Jean-Rémi LAPAIRE, Wilfrid ROTGÉ, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Presse Universitaire du Mirail, 1993

НЕОДРЕЂЕНОСТ УЛОГЕ ЧУДОВИШТА У БЕОВУЛФУ

Резиме

Средњовековни англо-саксонски еп *Беовулф* суочава заредом истоименог јунака са три противника који наизглед не припадају свијету људи. Три чудовишта, Грендел, његова мајка и змај, живе у свијетовима одвојеним од људске заједнице, али њихови походи су увијек изазвани људским дјелима. Нарација успоставља игру симетрија између

противника, превасходно у погледу понашања. Грендел „пустоши мјеста за трпезом“ баш као и потомак Данаца у уводном дијелу, а Беовулф односи Гренделову главу као што је Гренделова мајка однијела главу своје жртве, све до равноправне борбе у којој се Беовулф и змај међусобно убијају. Дакле, можемо да се запитамо шта представља свако од тих чудовишта у процесу иницијације у којем се човјек суочава са нејасном страном силом, коју би постепено требало расвијетлити.

fabien.dubouchet@gmail.com